

Yves Bonnefoy et l'enfance du poème

Patrick Kéchichian, « La Croix »

29 octobre 2009

L'introspection n'est qu'un chapitre, et peut-être pas le plus important, de la connaissance. D'un côté le moi, ses failles et ses intimes vertiges, de l'autre le monde dans toute son étendue, son mystère. Ce monde où, tant bien que mal, il faut s'efforcer de vivre.

À 86 ans, Yves Bonnefoy n'a pas fini d'explorer ; d'habiter cette jointure, de la questionner, en poète autant qu'en penseur. Non, pas « autant » : c'est la poésie qui est première, toujours, c'est elle qui délivre, en ses plus hauts instants, une connaissance. Obscure, énigmatique, celle-ci demande cependant à être déchiffrée – autant qu'il se peut car les mots sont les mêmes. Ainsi ce dialogue est-il sans fin : s'il commande au poète sa tâche, la prolonge, il détermine aussi sa présence au monde.

À cet égard, le montage des trois textes qui composent le volume des éditions Galilée est exemplaire. D'abord, *Deux Scènes*, court « récit en rêve » selon l'appellation adoptée il y a longtemps par Bonnefoy pour désigner ce type d'écrits en prose. Puis une longue analyse de ce récit, « pour mieux (le) comprendre ». Enfin, une brève « note conjointe » qui situe l'horizon de cette démarche liant ensemble le « projet de la poésie » et la nécessité d'en interroger le sens. Un sens qui n'a quelque chance d'apparaître que par l'« obstination avec laquelle la vigilance du Je profond critique les visées du moi ». Certes, le rapprochement avec la psychanalyse s'impose, et le poète, reprenant notamment à son compte la notion de « scène primitive », ne se prive pas de le faire. Tout en ne pliant jamais sa propre méthode empirique de scrutation de l'inconscient à celle de la science freudienne.

La scène est à « Turin peut-être ou à Gênes », dans l'enceinte d'un palais. A « l'étage noble du corps de logis principal », sur un balcon « un jeune homme et une jeune fille très beaux » s'avancent. Puis, mystérieusement, la scène se dédouble, « sur je ne sais quel présent qui peu à peu se décide ». « Oui, je vois cela, qui m'émeut, ou, disons plutôt, je crois le voir, car il fait si sombre. » A partir de ce théâtre mental, dans le « tumulte d'un inconscient qu'on n'a pas su mettre en ordre », Yves Bonnefoy va remonter, à rebours de « la pensée conceptuelle », vers sa propre enfance, entre la Loire et le Lot. Comme à tâtons, faisant étape sur l'une des *Illuminations*, de Rimbaud (« Royauté »), ou sur l'art italien, ou encore sur la lumière du port de Gênes, le poète va venir occuper « l'intérieur d'un espace qui a été balisé par le petit enfant que nous fûmes ». Il y a quelque chose de profondément émouvant dans cette démarche, à la fois décidée et tremblante. Comme si la vraie lumière ne pouvait provenir que de la nuit la plus obscure. Une nuit sans transcendance mais non sans profondeur.

Dans un essai d'une grande pertinence, Patrick Née, l'un des meilleurs connaisseurs de l'œuvre d'Yves Bonnefoy, après avoir analysé l'influence forte mais discrète, qu'exercèrent sur lui Alfred Jarry et Gilbert Lély, explique la « profondeur d'intuition » que l'écrivain manifeste dans ce dernier livre.

Une belle leçon de poésie

Judith Abensour, « Le Monde »

19 novembre 2009

À gènes ou peut-être à Turin, un voyageur endormi entre dans la cour d'un palais. Il voit un couple sur un balcon, l'homme est en pleurs, une fête est en train de se terminer. Le témoin de la scène se retourne. Coup de théâtre ; la même scène, affectée d'un léger décalage temporel, se dédouble sur un autre balcon, situé juste en face et identique au premier. *Deux scènes*, d'Yves Bonnefoy, est un récit de rêve, un « récit en rêve » qu'il serait absurde de vouloir résumer puisque le rêve est indissociable de la forme poétique du récit.

Deux « notes conjointes », d'une soixantaine de pages, accompagnent et commentent le texte : le contrepoint qu'elle construisent avec le récit fait tout l'intérêt de l'ouvrage. Malgré le feuillet « Prière d'insérer » qui fait croire que le livre s'est composé à partir de circonstances éditoriales contingentes, l'ensemble constitue une architecture particulièrement cohérente et nécessaire : les deux balcons se répondent ; le récit et sa mise à distance critique dialoguent parfaitement. *Deux scènes* est une véritable leçon de poésie, un processus d'écriture qui se donne à lire en acte, une mise à l'épreuve du travail de simplification du rêve revendiqué par Yves Bonnefoy. On pense à Proust ; l'écrivain portant sans cesse un regard rétrospectif sur l'entremêlement entre le biographique et l'écriture.

Tout part d'un lieu, la cour d'un palais italien. Le balcon, comme motif architectural, devient le leitmotiv qui structure l'ensemble du texte. C'est aussi une parcelle de territoire resitué dans une cartographie imaginaire et intellectuelle de l'Italie. Mais le balcon rêvé fait également émerger les souvenirs personnels du poète : le petit enfant reste médusé devant le couple parental qui parle une langue inconnue. La scène primitive freudienne est rejouée ici selon une interprétation plus ontologique que psychanalytique : elle éclaire l'origine du choix de la poésie. Le mutisme du témoin de la scène renverrait à une situation de non-sens angoissante à laquelle est confronté le jeune enfant. Et le poète serait justement celui qui endosse le péril d'un exil et d'une inutilité de la langue pour mieux former l'espoir d'une langue réconciliée avec le réel, pour mieux laisser émerger en lui un désir d'être.

C'est alors qu'Yves Bonnefoy écrit de magnifiques pages sur le patois qu'il entendait enfant ; une langue qu'il ne comprenait pas et qu'utilisaient parfois ses parents ; « *Le son, si on le perçoit ainsi, en amont de toutes les significations, c'est la bêche qui retourne le sol durci du langage, le levier qui peut renverser des mondes.* » Mais là où le texte est le plus poignant, c'est quand, sur un fil tendu entre récit en rêve, souvenir intime et analyse critique, le poète fait part de ses doutes : et si le travail poétique n'était que chimère, s'il n'était pas en prise avec la réalité humaine et sociale ?

En énonçant ses doutes, Yves Bonnefoy parvient paradoxalement à rétablir une forme de confiance dans un acte poétique capable de faire surgir des pans de réalité, par-delà l'imaginaire et le rêve. Tel est le pari réussi de ce livre., qui assume la plus totale réversibilité entre récit et écriture critique, et qui procède d'une quête poétique à même les rêves.

Le tableau du rêve

Marie Claire Lanctôt Bélanger, « Spirale »

mars-avril 2010

Depuis le lointain arrière-pays dans lequel le lecteur accompagnait le poète Yves Bonnefoy à travers des lieux reculés comme le Tibet, ou encore proches comme la Toscane, la couleur, la lumière, les ombres, l'irradiation des pierres deviennent à nouveau, avec ce dernier livre, des objets chatoyants qui appartiennent autant à des tableaux qu'au regard promeneur; autant au visible qu'à l'invisible du monde intérieur; autant à la réalité qu'au rêve. Avec sa voix toute personnelle, claire et grave à la fois, Bonnefoy s'attarde minutieusement aux écailllements des fresques, à la ligne d'horizon, à lumière du soleil qui, à toute heure, guettant toute ombre, entre par les fenêtres, court sur la mer, entoure les figuiers, les ifs, le touffu du laurier. C'est la même voix, plus de trente ans après *L'arrière-pays* (1972) que l'on retrouve dans ce bizarre livre, précédé d'un « Prière d'insérer » qui apprend que le court récit d'origine, « Deux scènes », accompagné des illustrations du peintre Gérard Titus-Carmel, s'arrime à des notes conjointes qui le déplient en soulignent autant la lumière que l'intensité, autant la beauté que le trouble. Le récit, celui du voyageur matinal encore endormi se risquant dans les rues de Turin de Gênes, où l'architecture est « la permanence vécue », servira de toile de fond deux balcons où se dérouleront, du haut du monde, en quasi-miroir, deux scènes impliquant un couple au milieu d'enfants, de géants, de personnages ; couple jeune puis vieillissant qui se frappe, pleure, s'aime, s'inquiète. Un petit garçon maigrelet arrachera le voyageur au reflet des images pour l'emmener au bord de l'eau, avec des cannes à qui serviront plus à regarder l'eau qu'à y capturer des poissons.

La précision des détails de ces deux scènes évoque la description d'un tableau. Mais il faudra aussi compter avec le désordre. Et celui-ci jaillira de l'inconscient: « Tout voyageur est enclin à rêver puisque ce qu'il voit est nouveau pour lui [...]. D'où le désordre dans l'intellect [...], comme c'est le cas dans le rêve lorsque c'est l'inconscient qui décide ». Comme la pierre et l'eau, le rêve sillonne la poésie de Bonnefoy qui, du lieu de cette « enfance qui ne finit pas », se porte ici vers l'Italie et surtout vers Gênes. De Gênes, l'ouverture en biais vers la mer et les « galères d'or » du couchant crée l'espace nécessaire pour laisser parler l'inconscient que, de toute ville d'Italie ou d'ailleurs, on tente de méconnaître ou de museler. Cet inconscient qui, devant les drames du ciel et de l'eau, les coagulations liquéfiées, se rappelle l'enfant et s'autorise à rêver. Les associations du rêveur entraînent Rimbaud et Baudelaire à suivre le voyageur devant l'ampleur du déclin du soleil. Celui-ci a droit aux plus belles lignes de poésie, à la fièvre du rougeoiement, à la pourpre, à la lavande, à l'or jusqu'à ce que la Mort, que ce mouvement évoque inévitablement dans sa transfiguration, ne se brise sur l'aube claire qui demain lavera le sable. Échappant à la terrible fascination du non-être, l'espérance absolue qu'est la poésie survivra.

Pour certains, le rêve est un tableau qu'ils contemplent sans le comprendre, sans l'analyser, tout entiers captifs de l'affect et de l'énigme qui le nourrissent. Pour la psychanalyse, il en est autrement : le rêve, surgi de l'arrière-pays de l'infantile, est accomplissement de désir. Défini comme un rébus, son analyse, fragment par fragment, se faufile vers des zones troubles longtemps refoulées que les jours précédents ont réveillées. Ainsi les notes de Bonnefoy - quelle belle leçon d'association libre ! -, dépliant cette parole de la nuit qu'est le rêve, conduisent avec intensité vers une scène primitive dans laquelle le balcon et le lit d'enfant se mêlent et où le patois utilisé par ses parents, une des variantes de l'occitan, langue d'exil, lui « donna vite à rêver d'un pays autre ». Scène primitive peuplée de heurts, de plaisirs, de douceur, de mystère : « retrouver en cette expérience du monde où s'est infiltré le néant du monde une pensée de l'être, et le désir de croire à sa possibilité. » Ce que ces balcons - pourquoi y en eut-il deux ? -, ces paroles, ce silence permettent de retrouver, c'est le projet de la poésie, l'espérance que porte la poésie. Bonnefoy raconte, de façon émouvante, comment il est devenu poète, sa naissance en tant que

poète. Il repasse en ces lieux lointains, étrangers et familiers, qui, de la syncope de la parole, le mèneront à l'écriture. Et Gênes, avec son angle ouvert sur la mer, avec ses couchants qui débordent et enflamment l'horizon, est le foyer de son rêve d'écriture qui « vaut d'aller sur la rive aux herbes trop hautes, écartant celles-ci, pour chercher un endroit où jeter la ligne. »

Entre la mort du couchant et la naissance du poète, cet admirable récit poétique tissé à même le rêve et son énigme accompagne – ou est accompagné de – trois reproductions de dessins de Gérard Titus-Carmel. Débris, fragments, rébus, motifs dont on peut imaginer la texture et a couleur.